

bientôt puissante et assurée, quelques-unes des ballades et romances de son répertoire. Ce concert en plein vent rapporta à nos petits virtuoses la faible somme de sept sous qui leur parut un trésor. Mais où passer la nuit ? Une brave fermière les tira fort à propos d'embaras en leur offrant, comme autrefois nos paysans de la Loire à Goldsmith, une hospitalité qu'ils payèrent en donnant une seconde audition de leurs chants à ses parents et amis conviés pour la circonstance.

Christine et son frère, bien restaurés et dispos, repartirent le lendemain matin. Lorsqu'ils débouchèrent sur la grand'place de Wexiö, la foire battait son plein. On n'entendait que le bruit assourdissant de la grosse caisse et des cymbales, les voix éraillées des bateleurs qui débitaient leurs lazzi avec force grimaces, au son criard des fifres, les clameurs et les gros rires des badauds, le roulement des lourds chariots et les mugissements du bétail dont vendeurs et chalands disputaient bruyamment le prix. Les deux enfants n'eurent longtemps pour auditoire qu'une troupe de petits vauriens dont les taquineries et les propos firent monter le rouge au front de Christine et, dans ses yeux, des larmes brûlantes de désespoir. Leur persévérance fut enfin récompensée par l'arrivée d'un public plus sensible aux charmes de leurs voix et de leur instrument. Lorsque Christine entonna l'hymne national, ce chant dans lequel tout un peuple a résumé ses gloires, ses aspirations et ses espérances, l'enthousiasme devint universel et les bravos éclatèrent spontanément. Mais ils cessèrent soudain, comme par enchantement, et la foule s'écarta avec respect devant un personnage vénérable et de haute stature.

Monsieur Vornerghelm, magistrat provincial de Wexiö, administrateur et légiste, était, par surcroît, artiste à ses heures ; il aimait à se faire le Mécène des talents naissants et ignorés. Venu en simple curieux à la foire, en compagnie de sa famille, il fut attiré par les applaudissements partant du groupe au milieu duquel nos deux petits impresarios faisaient merveille. La tendre jeunesse de Christine, ses traits amaigris, sa voix la plus enchantresse qu'il eût jamais entendue, l'intéressèrent en sa faveur. Lorsque les deux musiciens firent le tour du

cerole, la main tendue, mais sans rien recueillir qu'une piastre d'argent due à la générosité de M. Vornerghelm, le magistrat jeta sur la jeune fille un regard scrutateur qui la remplit d'une embarras charmant. Aux questions qu'il lui fit sur sa famille sur les motifs de sa venue, elle répondit avec une assurance qui achevèrent de lui conquérir ses bonnes grâces.

III.— Les deux enfants, plus heureux de leur petite fortune qu'un avare de son trésor, revinrent en toute hâte à la chaumière où ils étaient impatiemment attendus. Deux jours après, au moment où ils se préparaient à partir pour une nouvelle expédition, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte et Christine, qui était allée ouvrir, vit entrer, non sans surprise, son bienveillant interlocuteur de Wexiö :

— « Oh ! Monsieur, s'écria la mère toute bouleversée, lorsque le visiteur eut décliné ses noms et qualités, nos enfants ont-ils com-
« mis quelque faute et venez-vous faire une en-
« quête chez nous ? »

— « Oui, certainement, ma bonne dame, mais pas celle que vous redoutez. Je vous fais compliment de votre petite Christine. Tallent, beauté, bon cœur et modeste, tout est chez elle à l'unisson. Mon Dieu, quelle belle voix ! Laissez-moi vous expliquer en deux mots l'objet de ma visite. Je m'intéresse vivement à cette enfant, confiez-la moi. Je la ferai instruire avec mes filles et, si elle tient ce qu'elle promet, vous trouverez plus tard en elle la gloire et le bonheur de vos vieux jours. »

Après bien des hésitations et des larmes, car les enfants sont l'unique trésor du pauvre, l'intérêt supérieur de Christine rendit la séparation moins amère et la résignation plus facile.

L'événement a prouvé que M. Vornerghelm avait été physionomiste et divin. On n'oubliera jamais les débuts, plus éclatants, cette fois, de Mlle Christine Nilsson dans la Traviata, sur la scène du Théâtre Lyrique, ni les triomphes en tout genre qui les ont suivis. Mais le trait touchant que nous venons de raconter est pour elle un diadème plus éclatant que sa couronne de comtesse, voire même que l'aurole de son merveilleux talent !

A GAUDEFROY.